

*Cette nuit-là Jacob se leva, prit ses deux femmes, ses deux servantes, ses onze enfants, et il passa le gué du Yabboq. Il les prit et leur fit passer le torrent, puis il fit passer ce qui lui appartenait, et Jacob resta seul.*

*Un homme se roula avec lui dans la poussière jusqu'au lever de l'aurore. Il vit qu'il ne pouvait l'emporter sur lui, il heurta Jacob à la courbe du fémur qui se déboîta alors qu'il roulait avec lui dans la poussière.*

*Il lui dit : « Laisse-moi, car l'aurore s'est levée »*

*« Je ne te laisserai pas, répondit-il que tu ne m'aies béni ».*

*Il lui dit : « Quel est ton nom ? »*

*« Jacob », répondit-il.*

*Il reprit : « On ne t'appellera plus Jacob, mais Israël, car tu as lutté avec Dieu et avec les hommes et tu l'as emporté. »*

*Jacob lui demanda : « De grâce, indique-moi ton nom. »*

*« Et pourquoi, dit-il, demandes-tu mon nom ? »*

*Là-même, il le bénit.*

*Jacob appela ce lieu Péniel, c'est-à-dire Face de Dieu, car « j'ai vu Dieu face à face, et ma vie a été sauvée ». Le soleil se levait quand il passa Pénouel. Il boîta de la hanche...*

*Jacob leva les yeux et vit qu'Ésaü arrivait, ayant avec lui quatre cents hommes. Il répartit les enfants entre Léa, Rachel et les deux servantes. Il mit en tête les servantes et leurs enfants, puis Léa et ses enfants, puis Rachel et Joseph. Lui-même passa devant eux et se prosterna sept fois à terre jusqu'à ce qu'il se fût approché de son frère.*

*Ésaü courut à sa rencontre, l'étreignit, se jeta à son cou et l'embrassa ; ils pleurèrent.*

J'ai souhaité vous entraîner ce matin dans la lecture d'un récit qui est magnifiquement étonnant, bouleversant. Il s'agit du combat de Jacob sur le gué du Yabboq. Récit étonnant à cause de son intensité et de sa dramaturgie. De nombreux artistes, Rubens, Gauguin, Chagall et bien d'autres, ont reproduit cette dramaturgie sur une toile. Mais c'est un récit étonnant parce qu'il parle de nous, de notre actualité, de notre difficulté à vivre l'altérité, de notre vulnérabilité dans les relations de fraternité.

Dans la Bible, la question de la fraternité est posée depuis le tout début. Elle s'impose de façon massive, urgente, dès le livre du commencement et traverse ensuite toute l'histoire biblique. La Genèse nous raconte les origines, la sortie du Tohu Bohu, les patriarches, et puis elle en vient rapidement à traiter la question de la fraternité. Le livre du commencement nous raconte en effet trois histoires de frères. C'est le livre du commencement autant que celui de la fraternité auscultée, questionnée, interrogée. C'est le livre du « Qu'as-tu fait de ton frère ? »

Dans la première de ces séquences sur les frères, Caïn tue son frère Abel. Le premier meurtre dans l'histoire humaine racontée par la Bible est un meurtre de frère. Comme si la Bible voulait nous dire dès ses premières pages que quand on tue quelqu'un, c'est toujours un frère qu'on tue ! Même si on l'appelle « ennemi », même si on cache ce meurtre derrière la nécessité de se défendre contre un ennemi, c'est toujours un frère qu'on tue ! Et de ce meurtre initial, jaillit la question ineffaçable du « Qu'as-tu fait de ton frère ? »

La seconde séquence c'est celle du frère trahi. Jacob trahit Ésaü. J'y reviendrai plus longuement. Et puis, il y a la troisième séquence, c'est celle de Joseph, le fils préféré du père. Il est haï et vendu par ses frères. L'histoire se termine de façon heureuse et inattendue en Égypte mais elle reste marquée par la trahison et l'abandon des frères autant que par la compassion et le pardon de Joseph qui retrouve les siens à la cour d'Égypte.

J'en viens à l'histoire qui nous préoccupe aujourd'hui, celle du frère trahi. Jacob trahit Ésaü, son frère aîné. Jacob, c'est l'ancêtre légendaire du peuple d'Israël, le père du peuple, patriarche vénéré, mais c'est un roublard, un combinard. Dès la naissance il n'est pas clair. Le texte nous dit que dès le ventre de la mère il a voulu retenir son frère jumeau par le talon et sortir le premier. La racine de son nom évoque la roublardise et la fourberie. « Akav » en hébreu contient le sens de contourner, duper, tromper. Jacob est un talonneur dans le sens de celui qui triche, de celui qui cherche à faire un croche-pied. Toute sa vie procède d'une combine frauduleuse. Pour un plat de lentilles et avec la complicité de sa mère Rebecca, il vole à son vieux père, Isaac, la bénédiction que celui-ci destinait à Ésaü, son frère aîné. C'est une tricherie absolue qui va signer une rupture définitive avec ce frère qui devient alors un ennemi juré. L'hostilité d'Ésaü poursuivra désormais Jacob où qu'il aille.

Alors, il s'enfuit, il émigre à l'étranger. Il erre de lieu en lieu. Son errance est une fuite mais elle est aussi la quête d'une promesse qui lui échappe toujours. Jacob est à la recherche de sa vérité profonde. Il se réfugie chez son oncle Laban. Il tombe en amour avec Rachel, mais c'est Léa que Laban lui donne. Il devra encore attendre sept années. Comme s'il était sans cesse poursuivi par le poids de sa roublardise initiale et comme si son destin d'homme était quelque part empêché.

Après bien des années, alors qu'il a assuré sa prospérité dans des conditions plutôt surprenantes, il entend une voix qui lui dit : « Lève-toi, quitte ce pays et retourne au pays de ta famille ». Il se met alors en route avec femmes, enfants, troupeaux, et il revient au pays mais l'idée d'affronter la violence de son frère Ésaü, l'angoisse profondément.

Or voici qu'Ésaü, ayant appris son retour, vient au-devant de lui avec pas moins de 400 hommes. La tension est extrême. L'affrontement semble inévitable. La mort menace. Jacob est arrivé tout près. Il suffit de passer le gué du Yabboq pour se trouver dans le territoire d'Ésaü. Mais Jacob hésite. Il a encore besoin de réfléchir. Il fait franchir le torrent à toute sa caravane. Ses deux femmes, ses servantes, ses onze enfants franchissent le Yabboq. La nuit vient de tomber. Les siens sont au-delà du Yabboq. Jacob, lui, est resté en-deçà. Il est resté seul au bord du torrent. Il a peur. Il est seul devant cette frontière pourtant anodine mais il hésite encore. La nuit vient et ce sera une nuit de solitude, une nuit d'affrontement et pour tout dire une nuit de mystère.

En effet, un homme se jette sur Jacob, et l'agresse. *Un homme*, nous dit le récit. Non pas un ange. Non pas un dieu. Non pas son frère. Un homme qui se roule avec lui dans la poussière. La racine hébraïque du verbe lutter contient l'idée de poussière, ce qui fait dire au midrash que Dieu connaît tous les conflits des hommes parce que chaque grain de poussière monte vers lui. Ils mordent ensemble la poussière. Mais qui donc est cet inconnu ? Pourquoi l'agresse-t-il ? Le drame de Jacob, c'est qu'il n'en sait rien et que jusqu'au bout, il n'en saura rien. Il se bat à la vie à la mort, sans savoir contre qui il se bat. Nous-mêmes, lecteurs de ce récit ancien, nous sommes avec Jacob et comme Jacob, on aimerait savoir, on s'interroge, on émet des hypothèses :

- Peut-être se bat-il, comme le suggère le Talmud, contre l'ange protecteur d'Ésaü, un ange identifié dans la tradition rabbinique comme étant Samaël, l'ange du poison, connu pour exécuter les basses œuvres de Dieu ?
- Peut-être se bat-il contre Jacob le roublard, contre cette part d'ombre qu'il traîne avec lui depuis qu'il est né ? Son passé le rattraperait. L'angoisse de la rencontre avec le frère trahi réactive des blessures anciennes, des rancœurs, des ressentiments, des regrets, des remords. L'empreinte de culpabilité ne le lâche pas.
- Peut-être se bat-il avec cette promesse qu'il cherche depuis toujours et qu'il ne cesse pourtant de fuir, tout en la désirant violemment ?
- Et peut-être tout cela se mêle-t-il en lui ? peut-être l'adversaire est-il tout cela à la fois, inextricablement mêlé ? L'angoisse de Jacob, c'est de ne pas savoir. Il se bat parce qu'il hésite, parce qu'il cherche le fil profond de son existence. Il se bat parce qu'il est dans le brouillard. Il se bat pour comprendre.

Un véritable mystère enveloppe cette nuit du Yabboq. Ce combat de Jacob nous est proche. Il est proche parce qu'il résume toutes les nuits que nous pouvons nous-mêmes connaître quand nous essayons de comprendre ; les nuits de doute quand il faut traverser l'indéchiffrable - et Dieu sait si en ce moment l'indéchiffrable dans notre monde est épais ! - les nuits d'inquiétude quand il nous faut lutter pour que la vie prenne sens ; les nuits de combat pour que le dernier mot ne soit pas laissé à l'opacité de la nuit. La nuit de Jacob résume toutes les nuits des humains quand il faut décider de choisir le chemin de la lumière contre celui du doute et de l'opacité, le chemin de la vie contre celui de la mort.

Mais, chose extraordinaire : la nuit du Yabboq n'est pas sans promesse. Soudain tout au bout de la nuit, une parole se dresse. Comme une aube de Pâques. Cet homme qui était jusqu'ici resté silencieux crève le silence de la nuit pour dire à Jacob :

- Arrête. Lâche-moi, car l'aurore s'est levée, comme si le jour allait révéler quelque chose qui devait rester à la nuit. L'homme qui est venu combattre avec Jacob ne veut pas être reconnu.

Jacob qui depuis le début de la nuit attendait une parole, lui répond :

- Je ne te lâcherai pas avant que tu ne m'aies béni. Autrement dit, je ne te lâcherai pas avant que tu n'aies posé sur moi un regard de tendresse. Avant que tu n'aies béni en moi toute cette part d'ombre qui m'empêche de vivre.

C'est un véritable dénouement pour Jacob. Lui qui avait volé la bénédiction d'Ésaü, il demande à cet homme de la nuit, une bénédiction consentie, non usurpée, quelque chose de transparent et d'ultime.

- Mais quel est ton nom, dit l'homme.
- Jacob
- Désormais, dit-il, tu ne seras plus le même. Tu vas devenir un autre. Israël, voici ton nom. Israël, ce sera ton nom d'avenir. Et dans ce nom, tu porteras aussi le mien, *El*, le nom du Dieu universel. Car tu as lutté avec Dieu et avec les hommes, et tu as gagné.

Étonnant renversement des rôles ! Le plus fort se dévoile comme étant le plus faible ; le plus vulnérable est déclaré comme étant le plus fort. Israël, un nom nouveau. Comme un commencement. Comme une naissance. Un nouveau départ dans la vie.

- Et toi, quel est ton nom, demande à son tour Jacob-Israël.

Pour toute réponse, il ne reçoit qu'un geste : le geste du don, le geste de la grâce. *Il le bénit là*, nous dit le texte. Tout est dit dans ce geste. Celui qui l'a combattu et blessé est aussi celui qui le bénit. La bénédiction qu'il avait toujours cherchée et pour laquelle il a erré toute sa vie, lui est ici donnée. Il en est marqué dans sa chair. La promesse du nom et de la grâce vient s'inscrire dans son corps. « Il boitait de la hanche », nous dit le texte. Jacob-Israël est désormais un déboité, un décalé. Il est nouveau. Il est jacob-Israël. Il peut désormais rencontrer ce frère redouté. Tel qu'il était, il ne pouvait pas atteindre Ésaü. Il fallait qu'il soit changé, il fallait qu'il soit traversé. Il devait passer au travers de cet homme qui finalement le bénit. Tel qu'il était, il ne pouvait atteindre son frère. Il était pourtant si proche. Là, à deux pas. Il n'y avait que le fleuve à traverser. Mais non, le frère ne peut être atteint à moins de passer d'abord par la mort. Il lui fallait mourir à Jacob et naître à Israël. Il fallait qu'il porte le nom de Dieu. Il fallait que Dieu puisse le traverser. Jacob est désormais un déboité, un décalé. Il est Israël.

Voilà la promesse que rencontre Jacob dans cette nuit de combat. C'est une promesse qui vaut pour toutes nos fractures et faiblesses. Au bout de toutes nos fragilités, au bout de toutes nos incertitudes, une parole nous attend qui dit : Je te bénis ! Ton frère, ta sœur, n'est pas loin. Il ou elle est là, tout près. Juste le Yabboq à traverser. Accepte seulement que Dieu vienne te traverser et te changer. C'est le sens de cette parole qui dit : Je te bénis !

Amen